





E. VIGNEAUX  
—  
SOUVENIRS  
D'UN  
PRISONNIER DE GUERRE  
AU MEXIQUE



F1346  
V54





1020004071



3225-

Op



105078



52

SOUVENIRS  
D'UN PRISONNIER DE GUERRE  
AU MEXIQUE



32

*Para el  
Abuelo de  
mi hijo  
Fernando Pérez  
María Ana  
Madrid 1964.*

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C<sup>o</sup>  
Rue de Fleurus, 9

SOUVENIRS

D'UN PRISONNIER DE GUERRE

AU MEXIQUE

1854-1855

PAR

ERNEST VIGNEAUX

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>  
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N<sup>o</sup> 77

1863

Droit de traduction réservé



F1346

V54



FONDO  
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

## INTRODUCTION.

Il serait puéril de nier les infirmités sociales du Mexique; on a toujours, d'ailleurs, un intérêt supérieur à dire la vérité. Il faut donc convenir que ce pays est profondément ulcéré.

Et pourtant le Mexique a fait sa révolution. En chassant l'Espagnol, il aurait pu balayer les abus de l'administration espagnole, et ne l'a pas fait. Le Mexique s'est constitué en république et n'a donné au monde depuis lors que le spectacle de la discorde. Loin de prospérer comme sa grande voisine du Nord, il a roulé de dégradation en dégradation jusqu'au fond d'un abîme de misères! Eh bien, de tout cela que faut-il conclure? — Les uns concluent à la condamnation du principe républicain. D'autres, plus consciencieux, tenant compte des merveilles de la république anglo-américaine, mais fermant les yeux sur les hideurs de l'empire brésilien, se contentent de vouer la race gréco-latine à la monarchie perpétuelle. — Ne pourrait-on juger la chose de plus haut?

Qu'on ne s'y trompe pas, l'Espagne n'a conquis et dominé les Amériques que pour y laisser l'anathème sous lequel se sont affaissées les républiques hispano-américaines. Elle a joué le rôle du maître de la poule aux œufs d'or, elle a pris la succession de la Rome césarienne conquérant pour pressurer.

Un jour vint où le Mexique, la dernière de ses colonies



continentales, trouva son joug trop lourd et le secoua; mais, dans sa simplicité, il crut qu'être délivré de l'étranger c'était être indépendant, dans sa joie d'enfant, il ne songea pas à détruire les fâcheux errements de la domination étrangère. Sous la bannière de la foi, des hommes respectés ramassèrent le fouet espagnol pour faire marcher le pauvre esclave de l'ignorance. Si grande était cette ignorance que, depuis quarante ans, ses nouveaux maîtres, se disputant *leur part de royauté*, ont pu le pousser à la guerre civile en lui faisant toujours entrevoir la liberté toujours attendue; depuis quarante ans il se débat sous le poids des privilèges spirituels et temporels, s'épuisant, s'appauvrissant, se démoralisant dans cette interminable lutte du sens libéral contre le fait tyrannique. C'est que le mouvement qui arracha ce pays à l'Espagne fut l'œuvre du clergé.

Si les Espagnols avaient eu l'adresse d'excepter le clergé créole de l'état d'incapacité et de dépendance dans lequel ils tenaient les natifs, l'insurrection n'eût peut-être pas éclaté de longtemps; peut-être n'eût-elle pu triompher des censures et foudres ecclésiastiques, mitraille divine bien autrement redoutable pour d'ignorants fanatiques que celle des canons. Mais dans le cloître et la sacristie, comme dans l'armée, les bureaux, les cabinets et les tribunaux, le malheureux Mexicain ne rencontrait que barrières au-dessus desquelles était écrit : *Eres criollo y basta!* Tu es créole, cela suffit! Son intelligence, son habileté, se brisaient sans remède contre les *fueros* réservés aux fils *del Godo*<sup>1</sup>, aux purs, aux cousins des demi-dieux de la conquête, arrivant d'Espagne en droite ligne.

Le clergé créole, devenu le plus nombreux, ne put supporter cette infériorité originelle. Sûr de sa suprématie tant que régneraient l'ignorance et le fanatisme — et de cela il faisait son affaire — il ne craignit pas de jeter des germes de révolte.

Il trouva la race indienne mûre pour une réaction contre trois siècles d'oppression insensée, et jalouse de répondre par une vengeance brutale à la plus brutale de toutes les tutelles politiques. Une haine sourde couvait chez les vaincus contre les *gachupines*, les conquérants; à l'heure de la réaction cette

1. *Hijo del Godo*, fils du Goth, d'où *hidalgo*.

race déchue fut trop heureuse de trouver la sanction du culte pour ses actes de révolte, et s'asservit d'autant plus à ceux qui lui mettaient la vengeance en main sous absolution.

Au fameux *Eres criollo y basta!* répondit le cri de *Mueran los gachupines!* Mais au lieu de crier : Vive la liberté! on cria : Vive la religion!

Ce fut une croisade dont la superstition était le principe actif. L'Espagne était alors sous Joseph Bonaparte; le clergé rebelle représenta au peuple mexicain que les Espagnols, gâtés par leur contact avec les Français, tournaient à l'hérésie et se proposaient d'établir le tolérantisme dans la colonie. Le fantôme du tolérantisme glaça d'horreur la conscience publique.

Comment en eût-il été autrement? Les colonies espagnoles avaient été dirigées depuis des siècles sur les principes exclusifs de la politique chinoise; l'étranger, honni à l'égal de la science, était soigneusement maintenu hors frontières avec ses livres. Les côtes espagnoles, dans leur immense développement, étaient *tabou* pour lui et, même sous le froc, il n'y pouvait mettre le pied si ce n'est par surprise. Le travail sans profit et les jouissances sans remords de la brute, tel était le lot des colons.

Mais voici qu'au milieu de ce confinement, de ce silence, de cette nuit qu'éclairaient seuls les bûchers du saint-office, un vague écho apporte et du nord et du sud les mots cabalistiques d'indépendance, de république, de souveraineté populaire! — L'instinct, comme toujours, l'emporta sur l'éducation. En vain l'inquisition formule-t-elle dès 1808 (4 septembre), un édit dans lequel elle transforme en *article de foi le droit divin de la royauté, en hérésie manifeste le dogme philosophique de la souveraineté populaire*; les esprits s'échauffent. Le clergé créole qui souffre, s'agite, conspire, et le 16 septembre 1810 le curé Hidalgo jette le cri de l'indépendance. Il met l'image de la vierge de Guadalupe, la créole, sur l'étendard de l'insurrection; c'est en son nom vénéré et dans l'intérêt de la religion menacée que l'on va combattre, non point contre l'autorité royale encore, mais contre d'insupportables privilèges; l'orgueilleuse rigidité castillane amènera seule, après dix ans de lutte, ces hommes qui demandent des libertés à rêver l'indépendance.



Les Espagnols répondent sur le même mode religieux. A la vierge de Guadalupe on oppose la vierge de los Remedios, la *Gachupina*. Le vice-roi Venegas dépose solennellement à ses pieds son bâton de commandement et la proclame généralissime. Les foudres spirituelles éclatent, car le haut clergé était espagnol, et viennent jeter le trouble dans les consciences; mais l'influence du clergé, naissant d'une intimité de tous les instants avec le peuple, doit l'emporter et, d'ailleurs, le peuple ne sait pas lire. Hidalgo et ses complices sont excommuniés par l'évêque de Michoacan d'abord, par l'archevêque de Mexico ensuite, puis par l'évêque de Oajaca; ce dernier, dans son édit, s'avise de démontrer à ses ouailles que les insurgés sont des monstres fantastiques, des griffons cruels, avec des ailes, des griffes, des cornes et un bec menaçant, et cela sans le moindre symbolisme. La sainte inquisition ne reste pas en arrière. Toutes ces violences, et bien d'autres qui les suivirent, ne servent qu'à donner des forces à l'insurrection. Néanmoins cette résistance de l'état-major clérical fut longue; en 1826, on voit encore l'évêque de Sonora et Sinaloa revendiquer hautement les droits de la monarchie espagnole répudiés par la nation. A cette même époque (24 septembre 1824) une encyclique de la cour de Rome vint exhorter les évêques et le clergé d'Amérique à « s'unir pour ramener leurs troupeaux dans le sentier des commandements de Dieu, qui place les rois sur leur trône et relie par des liens indissolubles la conservation de leurs droits et de leur autorité au bien-être de la sainte Église. »

Mais le clergé tint bon et l'opinion publique se gourma. Les journaux de Mexico répondirent à l'encyclique en proclamant que l'autorité temporelle et l'autorité spirituelle étaient incompatibles dans la même personne, et que toute tentative de la part du pape pour s'immiscer dans les affaires temporelles du Mexique aboutirait fatalement à la perte de sa souveraineté spirituelle.

On le voit, la lutte fut surtout religieuse, et l'influence du clergé lui-même pouvait seule conduire aussi loin la résistance de ce peuple aux chefs du clergé.

Un pareil mouvement ne pouvait être libéral : la pureté et l'intégrité de la religion constituèrent une des trois garanties que le *plan d'Iguala*, proclamé par Iturbide le 24 fé-

vrier 1821, offrait à la nation, qui l'accepta, abdiquant ainsi de gaieté de cœur la plus précieuse de toutes les libertés, celle de la conscience. — Pour entrer au Japon, jadis, il fallait marcher sur le crucifix : c'était une mesure douanière; pour entrer au Mexique, il fallut marcher sur Luther ou Voltaire, se reconnaître catholique quand même. On répondra que la conscience reste libre *in petto*. Oui, libre comme un prisonnier qui n'est ni enchaîné ni bâillonné dans un cul de basse-fosse! La conscience est une force active; emprisonnée dans le for intérieur, ne dirigeant plus les actes apparents de l'homme, elle n'est plus pour lui qu'un sujet de remords, de douleur, de maladie mentale.

Le régime militaire est une conséquence logique de la théocratie, qui ne se fit pas attendre. Après dix années d'une lutte sanguinaire les chefs du parti révolutionnaire se trouvaient tout naturellement transformés en généraux, les volontaires en soldats; les uns et les autres avaient perdu la notion pure du civisme.

Faute d'une éducation politique qui lui avait été soigneusement refusée, le peuple mexicain ne vit pas, comme celui des États-Unis à pareil moment de crise, les dangers d'une religion d'État et d'une armée permanente. — Quand je dis religion d'État, j'entends tout culte qui intervient directement ou indirectement dans les affaires publiques et peut se mettre à l'abri de la discussion philosophique derrière les censures gouvernementales. — Il ne vit pas qu'en laissant ces deux engins d'obéissance passive entre les mains d'un président, il transformait de fait en trône le fauteuil présidentiel, et assurait, avec la permanence de l'insurrection, le triomphe sans cesse renouvelé du despotisme, père de la révolte, sur les institutions libérales sans cesse noyées dans le sang des révoltés.

Ainsi le Mexique n'a conquis en chassant l'Espagne que le droit d'avoir des maîtres indigènes; il ne s'est pas affranchi de la tyrannie, mais de la tyrannie étrangère. Aussi en est-il à sa soixantième commotion politique, tandis que les États-Unis ont eu quatre-vingts ans de paix honorable et de prospérité inouïe, ère glorieuse qui n'eût pas eu de fin, n'était qu'il leur fallait expier tôt ou tard les deux seules souillures antibérales de leur constitution : le régime restrictif, l'es-



clavage. — On ne saurait faire le bien à demi, parce que là où le mal conserve un pied, il est fatalement appelé à en prendre quatre.

Si les États-Unis ont eu une aussi longue paix intérieure, c'est que, le gouvernement n'ayant pas d'armée et les citoyens jouissant tous, de par la constitution, du droit de porter des armes, le président n'avait aucun prétexte pour s'élever contre l'hydre symbolique de la révolution et sauver la société menacée par une partie de la nation qualifiée de mal pensante. Dans ces conditions, il cédait devant l'opinion publique, éclairée par une presse et une tribune libres, et tout se passait paisiblement; il n'y avait qu'un changement de noms sur la liste des employés supérieurs de la république, sans qu'il en coûtât la vie à qui que ce fût.

Au Mexique, un président, contrarié par l'opinion, se hâtait de prendre, préventivement quelquefois, les intérêts de l'ordre social; au nom de la partie bien pensante de la nation, qui se composait souvent de lui et de ses créatures, il faisait agir les baïonnettes dociles et déclarait la guerre à ses commettants devenus les ennemis de son intérêt privé. Ceux-ci étaient quelquefois vaincus, quelquefois victorieux, mais le sang avait coulé, la paix s'était envolée avec la liberté devant la loi martiale, les affaires demeuraient paralysées, la misère et tous les maux de la guerre s'abattaient sur l'État comme vautours sur un champ de carnage. — Qui eût osé se plaindre? l'armée n'avait-elle pas sauvé la société en maintenant un ambitieux au pouvoir!

Aux États-Unis, des hommes, religieux jusqu'à la bigoterie parfois et chez lesquels l'esprit philosophique a fait peu de progrès, ont cependant compris que la base de l'ordre dans la liberté était l'indépendance complète de la conscience et que, pour se mettre à l'abri de l'absolutisme, il n'y avait d'autre remède que de se débarrasser de l'absolu. La tolérance religieuse n'est qu'un leurre pernicieux qui ne leur suffisait pas, à eux, les fils des pèlerins de Penn. La liberté des cultes sans la liberté de discuter ces cultes leur parut un atroce abus de mots, couvrant un privilège plus odieux que les autres. Quand on dispose de part et d'autre d'une plume et d'une presse, on est à deux de jeu, et celui qui se prévaut de la force publique par-dessus le marché triche et fait

de la persécution; il prépare le martyrologe de l'idée nouvelle.

Les Américains ont voulu se rendre indépendants, en tant que nation, de la religion dont ils demeuraient les fidèles soutiens en tant qu'hommes, et ils ont dit: Le désordre matériel est seul à l'index chez nous; toute opinion religieuse, politique, philosophique ou sociale, peut se produire et chercher des adeptes. En effet, tout se discute, ou du moins se discutait aux États-Unis avant la présidence de M. Lincoln, il n'est pas de *credo* qui n'eût le droit de s'affirmer et de faire sa propagande.

Je n'oublierai jamais, tellement mon admiration en fut provoquée, l'accueil amical, presque enthousiaste que rencontrèrent les Chinois établis à San-Francisco lorsqu'ils voulurent y fonder un temple de leur culte qualifié de païen. La presse leur prêta son concours, les encouragements de toute sorte leur parvinrent de tous côtés, chacun leur eût, je crois, apporté une pierre s'ils l'avaient demandé; il semblait que cette population hardie, entreprenante, tressaillit de joie en sanctionnant ainsi le principe de la liberté par l'agrandissement de la liberté de conscience. Au Mexique, le clergé tolère à grand-peine, dans deux ou trois districts où les Anglais sont en nombre, l'exercice aussi dissimulé que possible du culte réformé, et les protestants n'y puisent de sécurité que dans leur propre énergie et dans l'indifférence du peuple. Aux États-Unis le prêtre a droit comme chacun à la protection de la justice, dont le devoir est de faire respecter l'individualité de tous sans acception d'opinions; le temple est sacré comme toute demeure privée, mais les dogmes qu'on y professe sont livrés à la discussion publique par cela seul qu'on les professe publiquement. — *Deorum offensæ, diis curæ.* Avec cette maxime du sénat romain, les Américains s'épargnent les horreurs d'une inquisition plus ou moins avouée.

Ces hommes ont fait deux parts de leur vie, le temporel d'un côté, le spirituel de l'autre. Ce sont deux courants qui doivent agir parallèlement sans jamais pouvoir se rencontrer; entre les deux chemine l'individu, veillant d'un œil jaloux à ce qu'il n'y ait pas d'empiétement de l'un sur l'autre. Le temporel comprend la politique, les affaires et l'éducation; le spirituel, la religion et les plaisirs. Aussi les plaisirs sont-ils la



seule chose quelque peu gênée chez eux ; en vertu de quoi des voyageurs superficiels, pour qui les plaisirs sont la grande affaire de la vie, les trouvant enrayés par le préjugé religieux aux États-Unis, se sont empressés de crier qu'on n'était point libre dans ce pays de liberté ; ils n'ont pas remarqué, ce dont ils se souciaient peu sans doute, l'affranchissement réel de l'homme vis-à-vis de l'employé divin dans ce qui constitue réellement son essence virile.

Le ministre de la religion, tout en jouissant de ses droits de citoyen, n'a rien à voir là-bas aux affaires publiques ; on pense qu'il ne saurait s'immiscer dans la politique sans y introduire l'élément divin et, avec lui, l'absolutisme, car toute discussion cesse là où l'absolu apparaît.

Il n'a rien à voir dans les affaires privées ; ces hommes pratiques savent fort bien que ce n'est pas avec les bénédictions d'un pasteur qu'on fait réussir une opération, pas plus qu'on ne ruine un concurrent avec des malédictions de la même source. Le prêtre ne dispose pas de Dieu, il l'explique à son idée, libre à chacun de l'écouter ou non, mais en fait de transactions commerciales, ce qu'il faut c'est de l'intelligence, de l'activité, de l'énergie et de l'indépendance.

Il n'a rien à voir non plus dans l'éducation, et là est le triomphe de l'esprit américain. L'enseignement est libre ; ils n'ont pas voulu installer au milieu d'eux une université tyranique et impuissante à la fois, statue de Nabuchodonosor voltairienne à la tête, bigote aux extrémités inférieures. Tout le monde, même le ministre du culte, peut ouvrir école, mais les écoles communales, celles où les neuf dixièmes de la population viennent chercher une éducation primaire gratuite et forte, celles où l'on transforme les enfants en citoyens, sont complètement neutralisées. La liberté de conscience ne serait qu'un mensonge ironique à leurs yeux, si elle n'était respectée surtout chez l'enfant, cette augmentation momentanée de l'individualité du père. A celui-ci, mais à lui seul, revient le droit de donner en dehors de l'école la tendance religieuse qui lui convient. A l'État, dont le devoir est d'imposer cette éducation, revient le droit de veiller à ce qu'elle soit dégagée de toute influence de secte. Pourrait-on sans un arbitraire odieux forcer un père à envoyer son fils à un enseignement qui détruirait pièce à pièce

l'éducation religieuse ou philosophique qu'il lui donnerait en dehors ?

Au Mexique il n'y a pas d'université non plus, mais le soin de l'éducation, comme celui de favoriser de ses bénédictions les entreprises privées ou publiques, est commis au prêtre. Le clergé a agi là, comme partout où il est maître, d'après les principes que M. de Lamartine, en privilégié de l'intelligence, a ingénieusement résumés ainsi un jour : « Une belle, bonne et divine religion, voilà la politique à l'usage des masses ! » Le clergé, agissant au nom d'un peuple pétri par lui (comme si un tuteur pouvait jamais se prévaloir des caprices du mineur qu'il dirige) prétend avoir à maintenir avant tout la pureté et l'intégrité de la religion. En conséquence, le prêtre est partout : il dirige, il inspire, il inspecte, il tolère, il défend, il assure, il protège, il condamne, il absout. Le schisme, l'hérésie, la philosophie sont arrêtés par lui aux frontières et, en même temps, la science, l'industrie, le bien-être. En paralysant l'activité humaine il la force à se replier sur les sens, et les passions, avec lesquelles il faut toujours compter, deviennent alors des vices qu'il peut bien se donner la fantaisie d'absoudre, mais qu'il est du tout impuissant à corriger.

Les Mexicains ont été des esclaves pour avoir méconnu ces principes, assises fondamentales de la liberté. La liberté, en effet, ne peut être, comme le voudraient les fanatiques, protestante ici, catholique là, mahométane plus loin, parce qu'il ne reste plus alors qu'à proclamer la croisade en permanence dans le monde, la guerre sainte et ses atrocités impies, les persécutions, les échafauds, les fortifications, les armées, les sbires, l'inquisition, au lieu des chemins de fer, des paquebots, des lignes électriques, de la fraternité internationale, de la paix universelle. La liberté est sourde, muette et aveugle sur tout ce qui ne viole pas la loi, et la loi doit être indifférente en matière religieuse sous peine de violer la liberté.

Le jour où les Américains cesseraient de voir ainsi la chose, le jour où ils mettraient, de par les prétendus droits de majorité de quelque secte, des restrictions à la liberté de la presse et de la parole en faveur du culte dominant ; le jour où ils imposeraient des aumôniers aux écoles communales,



aux hôpitaux, aux prisons, aux casernes; ce jour-là la liberté de conscience expirerait chez eux. Elle morte, les autres sont à l'agonie. Il est vrai qu'il y a d'autres moyens de les tuer, et les gens du Nord nous en donnent aujourd'hui la preuve, mais cela n'infirmé en rien le principe, au contraire.

Les privilèges religieux maintenus, tous les autres devaient l'être au Mexique, et, pendant que les États-Unis s'enrichissaient en liberté et enrichissaient nos pauvres par leur industrie, les Mexicains s'enfonçaient dans la misère sous le poids du monopole. Quelques seigneurs, clercs et laïques, continuèrent à accaparer la terre et à tenir le travailleur dans un servage odieux. Mais, — *tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs* —, et dans un pareil ordre de choses les traitants, financiers, maltôtiers, fermiers généraux, sont de rigueur. Ils arrivèrent bientôt avec l'aristocratie de l'émigration étrangère. — Si peu chauvin que je sois, ce m'est un sujet de satisfaction de pouvoir trier de cette ivraie la majeure partie de mes compatriotes et, surtout, les hommes auxquels me lie une reconnaissance dont j'eusse fait bon marché cependant en face des exigences de la vérité.

Cette aristocratie, que ses capitaux et ses relations extérieures rendent toute-puissante, pourrait faire beaucoup de bien. Elle tient le gouvernement en tutelle et, loin de profiter de cette influence pour obtenir des améliorations, elle ne s'en sert que pour pousser à la corruption.

Le système de ces négociants (pardon pour la profanation du titre) est bien simple: — des privilèges, des monopoles, des concessions, des fermages. La douane, réseau à mailles serrées qui couvre tout le pays et préside aux moindres échanges de province à province, les tabacs, les salines, l'importation des matières de grande consommation, l'exportation des produits principaux, tout ce qui serait une source de revenus sérieux pour l'État, tout ce qui serait une source de richesse pour la nation, est entre leurs mains. Le clergé et les seigneurs ont accaparé la propriété foncière, quelques vampires étrangers ont pris le reste.

Le peuple, comprenant que ses sueurs ne peuvent servir qu'à engraisser ces gens, ne travaille pas et augmente ainsi

sa misère. Le peuple à la mendicité ne rapporte rien à l'État qui, pour faire face à des dépenses obligatoires, est forcé d'engager ses ressources les plus claires. Les banquiers étrangers sont là pour faire les fonds. Mais les risques sont grands dans un pays enfiévré où le gouvernement n'est pas stable; il faut aux prêteurs des intérêts usuraires — passe encore. Il leur faut des garanties — les fermages. Il leur faut des pots de vin — les privilèges, les concessions, les monopoles, l'élévation des droits de douane à l'entrée et à la sortie, afin de décourager le commerce étranger et d'annihiler la concurrence à l'intérieur. Maîtres après Dieu de l'importation et de l'exportation, ils achèteront pour rien les produits du pays et vendront au peuple ceux de l'étranger à trois ou quatre cent pour cent du prix apparent de revient. Je dis *apparent*; car ils ont encore soin d'éluder par la contrebande les droits onéreux qu'ils imposent et perçoivent, ce qui leur assure de nouveaux bénéfices pudiquement voilés sous les aveux de la facture.

Voler le peuple pour mieux rançonner l'État, — voler l'État pour mieux rançonner le peuple. — Quels abstrac-teurs de quintessence!

Ils sont banquiers et font la petite semaine en grand. Ils sont commerçants et arrêtent arbitrairement le développement de l'industrie et du commerce afin de sauvegarder leurs privilèges. Ils sont douaniers et font la contrebande. Pourquoi pas? moins un fermage rapporté, plus longtemps ils le conserveront<sup>1</sup>.

Pour en arriver là ces habiles ont usé de toutes les séductions, de toutes les menaces, ont favorisé la concussion, entretenu la vénalité, propagé la corruption. Il est vrai que le commerce languit, que l'industrie est étiolée, que la con-

1. La moitié des intérêts de la dette mexicaine, environ, est due à l'étranger et surtout à l'Angleterre, dont les vaisseaux de guerre font pourtant la contrebande pour leurs nationaux avec une bonhomie sans égale. *L'Echo du Pacifique* du 21 mai 1860 dénonçait la présence de la frégate *Amethyst* dans les eaux de Mazatlan et de San-Blas comme suspecte à tous à cet égard; le bruit courait qu'elle avait reçu furtivement un envoi considérable d'espèces venant de Guadalajara. — J'ignore ce qu'a fait là, à cette



sommission diminue à mesure que grandit la misère; que leur importe? Les spéculateurs de ce genre ne se préoccupent pas plus des intérêts de leurs successeurs que de ceux de leurs aïeux. Quand le mouton sera mort, c'est qu'ils auront pris toute sa laine; ils seront riches, ils le sont déjà. Ils jouissent du présent et après eux le déluge!

Quel gouvernement pourrait se soustraire à leur influence? ne sont-ils pas ses créanciers! — Qu'un homme intelligent prenne des mesures d'intérêt général, il les froisse dans le vif de leurs intérêts; ils crient, ils se démènent, réclament leur dû, favorisent les révoltes, enravent le progrès. N'est-ce pas leur droit? Celui qui vous demande la bourse ou la vie au coin d'un bois n'a-t-il pas tout droit à l'une puisqu'il vous laisse l'autre quand les deux sont à sa merci?

Je doute qu'il y ait en aucun lieu du monde des hommes occupés à réaliser de plus gros bénéfices par des voies plus honteuses.

Ils sont indépendants et ne relèvent d'aucune justice, sauf peut-être de cette justice sommaire qui se traduit par la mystérieuse *cuchillada* d'un *lepero*, ou les fureurs accidentelles d'une populace qui les abhorre.

A quel degré la trop juste haine de nos aïeux pour les fermiers généraux aurait-elle pu monter si ces exploiters avaient été des étrangers? Plus heureux que nos traitants, auxquels les rois faisaient suer périodiquement les profits du monopole, plus heureux que les juifs du moyen âge, auxquels empereurs, ducs et hauts barons faisaient regorger de temps en temps les profits de l'usure, les financiers du Mexique, peuvent placer leurs droits monstrueux sous l'égide d'un pavillon étranger. Ils mettent une nation en coupe réglée sans cœur ni conscience, avec la dignité cynique et la hautaine placidité de gens qui ont pris leurs précautions. Et

époque, la frégate de Sa Majesté Britannique, mais je sais qu'au Mexique, comme au Pérou, comme au Chili, comme dans toutes les anciennes colonies espagnoles, il est avéré que les croiseurs anglais font cette contrebande. La faiblesse du Mexique ne saurait justifier toutes les injustices que l'on commet à son égard, surtout quand ces injustices engendrent chez lui des maux dont on voudrait le rendre seul comptable.

quand le Mexique, arrivé au point où il faut qu'un peuple fasse son 89 ou disparaisse, montre assez de vitalité pour soutenir le parti libéral dans une œuvre de réorganisation; quand, épuisé d'argent et désireux de se ménager désormais des ressources pour l'avenir, il demande un peu de crédit aux principaux artisans de sa ruine; ces odieux et faux représentants d'une civilisation plus avancée répondent : qu'il n'y a pas de droit contre leur droit, que leur patrie a des canons rayés, et que, pour être venus exercer à l'étranger des métiers flétris chez eux, ils n'en ont pas moins conservé leur qualité de citoyen, qu'ils eussent perdue sans retour s'ils s'étaient contentés de prendre honorablement du service dans une armée étrangère.

De cet ordre de choses il résulte des abus analogues à ceux qui ont conduit dernièrement les anciens gouvernements italiens à leur perte. On a vu au Mexique des prêtres, des soldats, des financiers, des propriétaires vivant sur le peuple, mais la vie civile n'y a jamais existé. Il n'y a pas eu d'hommes d'État avant la dernière crise, mais des lansquenets politiques cherchant à vendre leurs voix au pouvoir et désolés quand, pendant une lutte, ils avaient été assez mal inspirés pour s'attacher au plus faible. Le paupérisme ronge et, sans les libéralités de la nature sous un climat béni, les sangsues du privilège seraient mortes de faim déjà, elles-mêmes, sur le cadavre de la nation.

Ainsi un mouvement national, qui fut magnifique, aboutit au despotisme. La guerre de l'indépendance au Mexique fut ce qu'avait été pour la France et l'Espagne, en d'autres temps, l'expulsion des Anglais et des Maures, pour l'Italie aujourd'hui celle des Autrichiens, et rien de plus. Depuis, le Mexique aspire à 89. Prêtres et soldats y contrarièrent bien vite l'œuvre de quelques hommes libéraux qui avaient institué le fédéralisme, gage de la souveraineté populaire, et centralisèrent le pays au profit de l'absolutisme. La lutte entre ces deux principes n'a pas cessé depuis.

La centralisation, à part sa valeur d'instrument de despotisme, a quelque chose de sinistre. A mesure que la circonférence s'agrandit, la faculté de résorption du centre diminue d'autant plus qu'augmente sa faculté d'absorption. Plus il



lui faut tirer de sévé du pays pour qu'il en profite un peu, moins apte il est à la lui rendre en sécurité, en bien-être, en lumières, en bonne et saine justice. Les sommes énormes qu'il est obligé d'extorquer suffisent à peine à ses propres besoins, à ses plaisirs, à ses nécessités d'apparat; à l'entretien d'une armée d'employés avides, dont le nombre augmente de jour en jour à mesure qu'augmente la misère du peuple, parce qu'alors il n'y a plus d'existence assurée qu'autour du centre et dans sa dépendance; à l'entretien d'une armée de soldats qui doit augmenter sans cesse également, moins parce que les frontières s'étendent, que parce que le mécontentement du peuple croît en raison directe de sa misère. — De telle sorte que, plus grande est la circonférence, moins le centre reçoit, et moins il reçoit, plus il faut que le peuple rende.

Bientôt arrive le moment où ce peuple ne peut plus rien rendre régulièrement; alors il est abandonné en pâture aux employés et à l'armée comme un pays conquis, et le centre, trône ou fauteuil présidentiel, vit d'emprunts. Tel est le résultat inévitable de la centralisation. Son action est d'autant plus prompte, d'autant plus délétère, que le corps est plus grand. Tout corps centralisé est plus ou moins affecté d'hydropisie. Dans les petits États l'affection est locale, elle est au centre, le reste est affaibli, mais sain; dans un vaste gouvernement elle est générale et la dissolution est toujours imminente. Le Mexique en serait à lui seul une preuve suffisante à défaut de la Chine, de la Turquie, du Brésil, de la Russie surtout, le modèle du genre. Comparez les progrès de la Russie, sous une centralisation autocratique, et ceux des États-Unis, sous un régime de décentralisation démocratique, depuis le règne de la grande Catherine ici, la présidence de Washington là-bas!

Voilà ce que j'ai appris en étudiant et de près et de loin un pays mal connu en Europe, car il a eu l'infortune d'y être révélé surtout par ces touristes officieux, toujours recommandés en haut lieu, qui, dans les salles à manger d'ambassade où la teinte européenne se conserve immaculée, n'ont recueilli que les aperçus philosophiques et historiques de

diplomates bien dressés et les aspirations sentimentales de traitants millionnaires. Ce sont eux qui prétendent que la nation, ou mieux la partie bien pensante de la nation, n'aspire qu'à se dénationaliser! — *Et in Arcadia ego*. Je fus touriste aussi au Mexique, mais dans d'autres conditions. Cosmopolite par tempérament autant que par raison, j'ai voyagé à mes risques et périls. J'ai peu été dans les salons où l'on regrette sans cesse l'Europe, où l'on condamne irrémisiblement le Mexique, mais j'ai hanté le peuple mexicain, j'ai été peuple avec lui, et je connais ses plaies que je n'ai point essayé de dissimuler, parce que je crois que, sous cette lèpre, il y a un corps vivace et sain. C'est cette conviction, bien plus que le désir de raconter des aventures, qui m'a poussé à écrire ce livre.

ERN. VIGNEAUX.

